

RANCOROPHOBIE Phobie de la rancœur

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

La rancœur : ressentiment durable envers quelqu'un.

Exemple : Il nourrit une profonde rancœur envers son ancien associé.

Rancœur : **rancor** en latin, le mot désigne à l'origine l'aigreur ou la rancidité avant de prendre un sens figuré en latin chrétien.

Traduction principale

- **rancor, rancoris** (masculin) : aigreur, puis rancœur ou rancune.
-

Autres nuances proches

- **ira** : la colère ou l'aversion durable.
- **odium** : la haine ou l'aversion profonde.
- **simultas** : l'inimitié tenace.

En grec ancien, le concept de **rancœur** ou de **rancune** s'exprime principalement par l'idée de garder une colère ou une amertume en soi.

Traduction principale

- **μνησικακία (mnêsikakía)** : C'est le terme le plus exact. Il signifie littéralement « le fait de se souvenir du mal » ou de garder rancune.

Autres nuances proches

- **κότος (kótos)** : Une colère profonde, sourde et durable ; un **ressentiment tenace**.
- **χόλος (chólos)** : La bile, l'amertume ou la **colère rentrée**.
- **πικρία (pikría)** : L'**amertume** de l'esprit.

La **rancœur** est un **ressentiment durable**, souvent lié à une blessure, une injustice ou une déception que l'on n'arrive pas à oublier.

Une personne qui éprouve de la rancœur **garde en elle de l'amertume ou de la colère envers quelqu'un**, parfois longtemps après les faits.

Exemple : « Malgré ses excuses, elle éprouve encore de la rancœur envers lui. »

Synonymes : ressentiment, amertume, animosité, hostilité.

QUE PEUT ON DIRE DES PERSONNES QUI MÉPRISENT LA RANCŒUR ?

Confrontation des perspectives nietzschéenne, spinoziste et stoïcienne.

Le mépris de la rancœur admet au moins deux lectures antagonistes, et leur tension structure tout ce qu'on peut en dire.

La lecture aristocratique.

Chez Nietzsche, la capacité à ne pas retenir l'offense — l'oubli actif, *Vergesslichkeit*, faculté digestive de l'âme forte — caractérise précisément le type noble par opposition à l'homme du

ressentiment, qui a besoin, pour agir, d'un monde extérieur hostile qu'il puisse investir de haine rétrospective. Mépriser la rancœur relèverait alors d'une santé psychique : celle qui n'a pas besoin de rejouer indéfiniment le tort subi pour se constituer comme sujet moral. C'est la position que retient une lecture spinoziste voisine : la rancœur est une *tristitia*, un affect qui diminue la puissance d'agir en fixant l'attention sur la cause extérieure de son propre amoindrissement ; s'en déprendre relève d'une éthique de la joie active.

Mais cette généalogie a un envers.

Le mépris de la rancœur peut lui-même être un affect suspect — Spinoza le nomme *contemptus*, tristesse accompagnée de l'idée d'une chose vile, donc passion triste redoublée plutôt que dépassement. Et surtout, ce mépris a une histoire politique : qui a le luxe de ne pas rancunier ? Jean Améry, dans *Par-delà le crime et le châtement*, retourne frontalement l'argument nietzschéen contre lui-même : exiger du survivant qu'il renonce au ressentiment au nom d'une prétendue élévation morale, c'est faire peser sur la victime une injonction à la réconciliation qui profite structurellement au bourreau — le pardon prématuré comme confiscation seconde. Wendy Brown, dans un tout autre registre (*States of Injury*), montre comment la disqualification du ressentiment sert à invalider les attitudes réactives des groupes dominés, en psychologisant une colère qui a un contenu normatif légitime.

Il faut donc distinguer, dans le mépris de la rancœur, au moins trois postures hétérogènes qu'on confond trop souvent :

- La force réelle qui ne retient pas l'offense parce qu'elle n'en a structurellement pas besoin ;
- Le déni défensif, incapacité affective à métaboliser le tort, qu'on travestit en supériorité morale ;
- L'idéologie du pardon comme technologie de pacification sociale, imposée asymétriquement aux perdants d'un rapport de force.

P. F. Strawson (*Freedom and Resentment*) offre un troisième axe, indépendant du précédent : le ressentiment fait partie des attitudes réactives constitutives de toute vie morale intersubjective — il signale qu'on traite autrui comme agent responsable et non comme phénomène à expliquer causalement. Le mépriser en bloc, sans discrimination des cas, risquerait de verser dans l'"attitude objective" que Strawson associe précisément à la suspension du jugement moral : on cesse alors de considérer l'offenseur comme quelqu'un à qui l'on peut légitimement demander des comptes.

Trois directions pour poursuivre avec Claude IA

1. Interroger si la distinction nietzschéenne entre ressentiment (réactif, empoisonné) et rancœur au sens courant recouvre exactement la même extension, ou si le français ordinaire agrège des affects que la généalogie sépare.
2. Confronter la position stoïcienne (l'*apatheia* comme maîtrise) à la position straussonienne (le ressentiment comme donnée morale irréductible) sur le statut de la colère rétrospective dans une théorie de la responsabilité.
3. Articuler la question à une sociologie des économies morales du pardon : à quelles conditions structurelles l'injonction à dépasser la rancœur devient-elle elle-même un instrument de domination plutôt qu'un accomplissement éthique ?